

Pensons tous

Benoît R. Sorel

Mai 2020

Le coronavirus n'est pas mort. Il circule encore, et s'il ne circule plus dans un pays, il continue dans un autre. En tant qu'individu et en tant que nation, nous nous sentons vulnérables face à ce virus.

J'ai expliqué dans un précédent texte comment nous pouvons améliorer notre alimentation pour avoir de meilleures défenses immunitaires. Cela nous donne déjà une certaine confiance en nous, qui supplée aux mesures légales de lutte contre le virus (interdiction de la libre circulation, interdiction des rassemblement et « distanciation sociale »), mesures dont même le conseil scientifique reconnaît les limites. Le simple fait de mieux se nourrir nous rend moins vulnérables, donc nous enlève une partie de la peur qui nous paralyse.

Car éviter que ce virus nous tue, que trop de personnes en meurent, passe aussi par l'effort individuel : l'effort de se nourrir sainement, mais pas que. Si, tous, nous décidons d'une nourriture saine, les effets du virus seront réduits au niveau de l'individu comme au niveau de la nation. Cela j'en suis certain — cela nous devons en être certain ! Oui, je sais que cela demande un effort important de réflexion immédiate, car nous

sommes une nation qui n'est pas éduquée à la santé par l'alimentation.

Mettons en commun nos efforts alimentaires. Nous serons mieux protégés que par ces quelques mesures gouvernementales, dont la mise en pratique dans les écoles engendre une incroyable bouffonnerie ; ceux qui s'y plient seront demain prêts à danser sur les mains si le Président le leur demande.

Mais ce n'est pas assez que de se nourrir tous sainement, disais-je. Nous devons faire encore un effort : celui de mettre en commun nos réflexions, nos pensées, quant à la nature de cette maladie. Chacun de nous a un métier, et dans ce métier nous connaissons tout ce qui peut aller de travers. Nous savons comment un problème peut naître, s'amplifier, se répercuter. Et nous savons quoi faire pour prévenir les problèmes et les corriger. Nous possédons tous ce genre d'expérience, nous possédons tous des façons de penser propres à notre métier, à notre passion, pour identifier et résoudre les problèmes. Ces façons de penser, il faut sans hésiter, dès maintenant, les utiliser pour analyser la maladie. La maladie covid-19.

Avec l'effort *alimentaire* collectif, il faut faire un effort *intellectuel* collectif. Pensons tous. Chacun doit se nourrir sainement et chacun doit réfléchir. Le gouvernement ne voit et ne pense la maladie qu'à travers les « lunettes médicales » du conseil scientifique. Ce n'est que *une* façon de penser la maladie, qui se résume à : transmission — symptômes — distanciation sociale et à l'avenir, peut-être, vaccin. Or cette maladie peut être analysée, regardée, pensée et in fine gérée de

biens d'autres façons. La santé par l'alimentation est une de ces autres façons ; elle est essentielle mais voyez le gouvernement qui juge inutile de la faire connaître. Qui a refusé que soit relancée la campagne médiatique « cinq fruits et légumes par jour ». Le gouvernement ne considère même pas l'alimentation comme une piste sérieuse pour mieux affronter le virus.

Il est très important que tout le monde réfléchisse, avec les façons de penser propre à notre domaine de compétence (nos métiers, nos passions), à la maladie. Pourquoi ? Parce que le gouvernement n'a pas le monopole ni de l'action ni de la pensée. Le gouvernement, avec les mesures qu'il a édictées, en ce moment agit et pense à notre place. Et si nous n'agissons pas, et si nous ne pensons pas, de fait nous lui laissons un champ libre. Un champ libre où il installera de futures mesures de restriction des libertés. En plus de celles qu'il a déjà plantées. Ce champ de la pensée ne doit pas rester libre. Il faut l'occuper, il faut le remplir, avec nos propres pensées. Avec nos propres réflexions sur la maladie. Ainsi, le gouvernement sera obligé de justifier ses décisions au regard des autres façons de penser la maladie. Sa vision de la maladie ne s'imposera plus comme une évidence. Comme une « there is no alternative ».

Je n'ai pas confiance en ce gouvernement. En refusant d'officiallement inviter la population à améliorer sa santé par l'alimentation, il refuse d'*accorder à chacun d'entre nous la part de responsabilité qui nous revient*. Chacun de nous est responsable de sa santé : voilà ce que le gouvernement ne veut pas que nous pensions. Il ne veut pas que nous utilisions notre esprit critique et notre libre arbitre. Ce refus, tacite, implicite, est indigne de notre nation. Notre nation, notre nation des

droits de l'Homme, a justement appris au cours des siècles que s'est en laissant chacun user d'esprit critique et de libre arbitre que les plus graves problèmes se résolvent. La diversité des actions et des façons de penser est la voie pour rendre la maladie inoffensive. L'action unique et la pensée unique mènent à la guerre — et ce n'est pas un hasard si le Président a dès le début de l'épidémie pensé et parlé en termes militaires : il signifiait par ces termes que l'attitude du gouvernement serait autoritaire et refuserait tout autre façon de penser que la sienne.

Mais comme j'invite tout un chacun à réfléchir à la maladie à la lumière de sa propre expérience, je dois maintenant donner l'exemple !

Je suis jardinier, et quand je pense aux maladies dans mon jardin, je vois les faits suivants. La maladie correspond à un organisme qui se développe aux dépens d'un autre organisme. Par exemple, une chenille aux dépens d'une plante. Ou des pucerons. Ce sont des ravageurs. Dans mon jardin il y a des ravageurs qui parfois occasionnent d'énormes dégâts. Limaces, chenilles, pucerons, bruches, acariens tisserands, campagnols, peuvent détruire totalement une culture. Pourquoi ? Et ceci : il y a d'autres insectes et petites bêtes dans mon jardin qui mangent aussi mes cultures, mais juste un peu, en faisant des dégâts minimes que les cultures supportent très bien. Considérons les choux. Si plantés avant la mi-mai, ils sont entièrement dévorés par les limaces. Si plantés après la mi-mai, ils sont entièrement dévorés par les chenilles du papillon piéride. La perte est totale. Je dois donc couvrir les choux d'un filet dont les mailles ne laissent pas passer les limaces et les

papillons (qui pondent sur les feuilles). Je dois donc installer une barrière physique entre la culture et son ravageur. Considérons les plants de tomate. En avril et mai ils attrapent souvent des pucerons. Je dois parfois les écraser à la main, en auscultant chaque feuille l'une après l'autre. Et en général à la mi-mai, la pullulation des pucerons stoppe, coccinelles et chrysope venant s'en nourrir. Et c'est à cette date que j'ouvre mes tunnels de culture : les plants de tomate se retrouvent alors en permanence dans un courant d'air, ce qui semble nuire aux pucerons. Ailleurs dans mon jardin, je constate parfois des plantes qui se couvrent de moisissures ou qui se font plus grignoter que d'autres par les insectes et les limaces. Ce sont des plantes chétives, plus jaunes que vertes. C'est le signe qu'à ces endroits ma terre n'est pas assez riche. Et dans les premières années de mon jardin, j'ai mis des cultures dans des endroits qui ne leur convenaient pas : trop sombre, trop humide, trop sec, trop venté. Ces cultures étaient ravagées par les prédateurs.

Voilà pour la maladie au jardin. Elle prend la forme d'un ravageur. Il y a donc trois situations : le ravageur doit être entravé par une barrière physique sinon le dégât est total ; le ravageur pullule si les conditions lui sont favorables et régresse si elles ne le sont plus ; le ravageur fait des dégâts mineurs très supportables par les plantes.

Puis-je imaginer une analogie valable pour la maladie covid-19 ? Ce virus peut-il tuer tout le monde, comme la chenille de piéride qui, sans filet de protection, dévore tous les choux, sans exception ? Non, ce virus ne fait pas ça. On sait qu'il infecte des personnes sans pour autant les rendre malades,

que certaines personnes vont avoir des symptômes faibles, que certaines vont devoir rester au lit 10 jours. Seul 3 % des personnes infectées sont susceptibles de mourir à cause du virus. J'en déduis que ce qui le rend dangereux, ce sont les *conditions de vie*. Pour les plantes c'est : une serre pas assez ventilée, une terre pas assez riche, un emplacement inadéquat. *Pour nous les humains c'est : une mauvaise alimentation, une vie sédentaire, un air de mauvaise qualité. Et comme pour les plantes : une trop forte concentration d'individus.* Le virus ébola est lui plus semblable à la chenille qui ravage tout sur son passage. Dans ce cas, il faut une barrière physique de séparation, c'est à dire qu'on isole systématiquement les malades. Avec le coronavirus, beaucoup de personnes infectées n'ont pas de symptôme, donc il est impossible de les identifier, donc de les isoler, donc il est impossible d'empêcher que par elles le virus circule dans toute la population.

On sait que plus un virus est contagieux, moins il est dangereux. Les virus très « puissants » tuent leurs hôtes, et meurent eux-mêmes. Ceux qui ne tuent pas leurs hôtes sont ceux qui survivent : le virus de la grippe et du rhume par exemple.

Bref, le coronavirus est un indicateur de mauvaises conditions de vie. Ce que le gouvernement refuse d'admettre, tout comme il refuse de soulever cette réalité, cet énorme problème de santé publique : que dans notre nation, les malades du cœur, les diabétiques et les cancéreux forment une population de 18 millions d'individus. 18 millions d'individus pour qui le virus est mortel. C'est écrit dans l'avis du conseil scientifique du 20 avril : « population à risque ». La logique voudrait donc que le

gouvernement prenne toutes les mesures possibles pour que ces malades reçoivent la meilleure alimentation possible, pour qu'ils ne vivent plus dans des villes à forte densité de population, pour qu'ils respirent un air propre. Il faut sans attendre améliorer les conditions de vie. Sinon il va continuer à se multiplier et se répandre comme les pucerons sur les tomates dans la serre mal ventilée.

Or ce gouvernement, comme je l'ai expliqué, est enfermé dans une pensée unique. Il ne fait pas le lien entre la qualité de l'air et la santé des habitants. On l'a vu : il n'a pas fait évacuer les habitants de Rouen quand l'usine Lubrisol est partie en fumées toxiques. En règle générale, nos élus n'ont jamais jugé importantes les conditions de vie. Hormis les écologistes, qui se sont fait moquer et ridiculiser depuis les années 1960. José Bové s'est fait haïr par la majorité de la population parce qu'il dénonçait la mal-bouffe. Vingt-cinq ans plus tard, les Français mangeaient encore plus mal. En 2019 les aliments industriels n'ont jamais été produits en si grande quantité et leur qualité n'a jamais été aussi basse. Maintenant, en 2020, la preuve est apportée par le virus qu'il ne faut pas négliger notre alimentation et nos conditions de vie. Va-t-on continuer à moquer et à ignorer les écologistes ? Le gouvernement va-t-il continuer à favoriser législativement et fiscalement toutes les entreprises qui dégradent nos conditions de vie ? Peut-il sortir de sa pensée unique ? Va-t-il maintenir les gens dans la peur, en leur refusant d'agir par eux-mêmes et en leur refusant de penser par eux-mêmes ? En ne leur reconnaissant pas ces droits, en les maintenant dans l'irresponsabilité ? Voyez tous ces maires et ces directeurs de grandes entreprises qui, sans

attendre, ont exigé du gouvernement qu'il endosse toute la responsabilité de la gestion de la crise. Moi je ne voudrais pas avoir un tel maire, et je ne voudrais pas être client de ces entreprises. La pensée unique, militaire, du gouvernement, va de pair avec la culture de l'irresponsabilité propre à l'administration française. Ça fait depuis longtemps qu'il en est ainsi ... Mais, j'en suis certain, ce gouvernement et l'administration ne représentent pas les aspirations des Français. Les Français veulent sortir de cette crise « par le haut », non pas en suivant comme des enfants apeurés les consignes de ce gouvernement à la pensée unique, mais en utilisant pleinement l'esprit critique et le libre-arbitre. Cet héritage des Lumières demande à être utilisé maintenant. Et je cite à nouveau Henri Kissinger : « dans les démocratie, la vérité émerge du choc des idées ».